

Denise Scott Brown, enseigner l'architecture à la première personne du singulier

Laurie Gangarossa

Pionnière

« Pionnière », tel est le qualificatif couramment associé au parcours de Denise Scott Brown. Un attribut dont le sens étymologique n'est pas sans lien avec sa discipline d'appartenance. En effet, un pionnier désigne un ouvrier terrassier, celui qui prépare la voie aux autres, qui stabilise les sols et les fondements. Cette dimension constructive accompagne nombre des représentations de Denise Scott Brown, comme en témoigne l'un de ses portraits datant de ses années de formation. Elle y est saisie à l'ouvrage, son visage et ses mains gantées émergeant d'un mur monté au cordeau (fig. 1).

Denise Scott Brown est une architecte-urbaniste et enseignante américaine aujourd'hui âgée de 91 ans, née en 1931 en Rhodésie du Nord, en Afrique australe, et dont la formation embrasse l'échelle de trois continents. Elle commence par étudier durant quatre ans l'architecture à l'université du Witwatersrand à Johannesburg, en Afrique du Sud. Elle intègre ensuite l'Architectural Association School of Architecture de Londres. Ces trois années à étudier se doublent d'autant de temps à travailler et à voyager entre l'Europe et l'Afrique. En 1958, elle émigre aux États-Unis pour y effectuer un double diplôme – en urbanisme, puis en architecture – à l'université de Pennsylvanie. Une trajectoire qui, jusqu'à ce stade universitaire, fait écho à celle de sa mère, Phyllis Lakofski, qui avait été elle-même étudiante en architecture. Cependant, au bout de deux ans et après s'être mariée, celle-ci avait dû mettre fin à ses études, qu'elle ne parvenait plus à financer. C'est donc à la fille que revient le dépassement de cet empêchement dicté en partie par le genre. De fait, à la suite de ses études, Denise Scott Brown fait le choix, dès l'âge de 29 ans, de rester aux États-Unis pour y exercer et y enseigner. Sa carrière d'enseignante s'étend de 1960 à nos jours. Un temps long où elle déplace ses savoirs en différents territoires et établissements, affirmant progressivement son statut d'enseignante. D'institutrice à assistante à la Pennsylvania Academy of the Fine Arts, puis enseignante invitée à l'université de Californie à Berkeley, elle devint ensuite professeure associée à la Graduate School of Architecture and Urban Planning, sur le campus de l'université de Californie à Los Angeles (UCLA). On lui confia alors pour la première fois le

développement de ses propres matières et des responsabilités de direction d'enseignements. Sa carrière l'amena enfin à être professeure invitée à l'université Yale et à l'université Harvard. Depuis sa retraite, Denise Scott Brown n'a cessé de faire résonner une voix distincte au sein de l'actualité de la recherche architecturale. Ce fut notamment le cas durant la construction de cet article où l'architecte-urbaniste a bien voulu compléter les sources mobilisées par le biais d'un entretien.

D'autre part, cette mobilité professionnelle et cet engagement intellectuel tenus sur le long terme génèrent autant d'occasions de contribuer à des projets collectifs au sein de communautés étudiantes et enseignantes élargies. Cette posture soulève la question de la place du « je » dans le « nous », dans un milieu où les figures féminines sont minoritaires. La trajectoire de Denise Scott Brown soulève la question des modalités d'enseignement de l'architecture à la première personne du singulier. Par quels moyens partager son expérience et se raconter en tant que femme architecte-urbaniste et enseignante, tout en existant pour ce que l'on est ou ce que l'on fait, plus que pour ce que l'on représente?



1 Denise Scott Brown, bricklayer on a student building project, Wits University, 1949, photograph by Clive Hicks

« *Learning from*¹ »

Commençons par une spécificité : Denise Scott Brown a renouvelé le regard sur sa discipline et a produit de la connaissance en tant qu'enseignante, sans que cette vocation ne l'ait jamais conduite à faire son deuil d'une pratique de maître d'œuvre. L'architecte-urbaniste a en effet inauguré de nouvelles manières d'approcher, de penser, de représenter et de concevoir les territoires contemporains : des territoires où se déploie un imaginaire de grande vitesse, anthropisé et mondialisé, où l'ordinaire n'est plus jugé indigne d'intérêt. Pour en saisir les spécificités, notamment politiques, économiques et sociétales, elle met en place un protocole de recherche interdisciplinaire et immersif jusqu'alors inédit dans le contexte universitaire américain. Ce faisant, elle réinterprète la culture pédagogique alternative proche du *deweyism* qu'elle a expérimenté durant son cursus en Afrique du Sud.

Elle fait ainsi sortir les étudiants de leurs studios, les éloignant un temps de leurs tables à dessin (fig. 2). Dans cette nouvelle pédagogie, l'arpentage est favorisé, privilégiant des captations embarquées et faisant la part belle aux outils cartographiques et photographiques. Car pour l'enseignante, l'apprentissage du projet urbain et architectural est avant tout une question de regards renouvelés, d'inventions d'outils et de modes de représentation de la complexité du réel.

Denise Scott Brown inaugure ces fameuses méthodes pédagogiques dès 1958 et les pousse à leur paroxysme à partir de 1968, au sein de la Yale School of Architecture and Planning. Dans ce cadre, elle fait équipe avec deux autres architectes et enseignants – Robert Venturi et Steven Izenour – au sein d'un studio dont le nom devint célèbre : « *Learning from Las Vegas* ». Ces travaux précurseurs donnèrent lieu à une publication du même nom en 1972², laquelle compte désormais parmi les fondamentaux de la littérature architecturale et urbaine.

Derrière la formule du « *learning from* » s'affirme l'idée de l'autonomie des étudiants, incités à apprendre davantage des terrains d'études que des modèles d'autorité de leurs enseignants et à se détourner du traditionnel diptyque maître-élève. Ce mode d'enseignement dit du « *learning from* » fait depuis école, et sa formule titre régulièrement les syllabus d'enseignements en école d'architecture autant que les publications³. Il invite à produire de la connaissance à partir d'expériences situées. De ce fait, le territoire d'études vient infléchir les conventions de représentations autoérigées par la discipline telles que la manipulation des échelles, des signes ou la relation texte/image.

1 Robert Venturi, Denise Scott Brown et Steven Izenour, *Learning from Las Vegas*, Cambridge, Massachusetts, 1977.

2 Ibid.

3 Par exemple : Pierre Frey (éd.), *Learning from Vernacular : Pour une nouvelle architecture vernaculaire*, Arles 2010.



- 2 Denise Scott Brown teaching Fair Mount in the Cultural Landscape, an architecture studio she conducted at the University of Pennsylvania, 1983, photograph probably by Steven Izenour

Expression du « je »

Cet engagement à enseigner autrement se double chez Denise Scott Brown d'une motivation à porter témoignage de ses expériences vécues en tant qu'architecte-urbaniste et enseignante. Elle mobilise pour cela une démarche d'archiviste et ce par le biais de deux outils, l'un photographique et l'autre littéraire. Dans un cas comme dans l'autre, elle affirme son propre point de vue. En photographie, elle est derrière comme devant l'objectif. Sa pratique récurrente de l'autoportrait en témoigne. En littérature, c'est elle qui prend la plume et dit « je », à la fois autrice, narratrice et personnage principal. Ainsi, comme l'exprime l'auteur et collaborateur de Denise Scott Brown, Jeremy Eric Tenenbaum :

« Her stories show herself as an active and central character, but she relates them for instruction nor vanity. She tells stories to make theory personal and concrete, to show origins and connections and possibilities⁴. »

Ses écrits ponctuent toute sa carrière et affirment en effet une écriture à la première personne du singulier. Ce registre autobiographique est émancipateur,

⁴ Jeremy Eric Tenenbaum (éd.), *Your Guide to Downtown Denise Scott Brown*, Zurich 2019 (Hintergrund 56), p. 39.

en ce qu'il défend l'audibilité d'une voix de femme au sein d'une discipline tenue majoritairement par les hommes. Néanmoins, l'emploi du « je » est régulièrement mis en tension par la présence d'un « nous », sous l'expression familière « *Bob and I* » et dont la règle grammaticale fait repasser une figure masculine au premier plan. En effet, ce positionnement littéraire à exister en tant que « je » autonome s'explique au regard du couple qu'elle forme avec Robert Venturi, pareillement architecte et enseignant. En effet, dans ses écrits, Denise Scott Brown décrit son mariage comme un point de basculement dans sa propre exposition à des actes de discrimination :

« Most professional women can recount horror stories about discrimination they have suffered during their careers. Mine include social trivia as well as grand trauma. But some less common forms of discrimination came my way when, in mid-career, I married a colleague and we joined our professional lives just as fame (though not fortune) hit him. I watched as he was manufactured into an architectural guru before my eyes and, to some extent, on the basis of our joint work and the work of our firm. [...] The first indication of my new status came when an architect whose work I had reviewed said, "We at the office think it was Bob writing, using your name"⁵. »

Un tournant qui coïncide aussi avec le milieu de sa carrière. En effet, tous deux enseignent ensemble dès l'année 1960, l'un et l'autre assurant à tour de rôle des semestres consécutifs de cours sur les théories de l'architecture. Quelques années plus tard, en 1966, Denise Scott Brown invite Robert Venturi à composer le jury de son studio dédié au territoire de Santa Monica à l'UCLA. Elle lui propose de l'accompagner sur le futur site envisagé pour son projet : il s'agit du Strip de Las Vegas. Ils se marient l'année suivante, en 1967, et s'associent au sein de l'agence porteuse de leurs deux noms, Venturi, Scott Brown and Associates, devenue, au moment de leur retraite, VSBA Architects & Planners. Située à Philadelphie, la structure est encore active aujourd'hui. Et bien que Denise Scott Brown ait toujours gardé son premier nom d'épouse, elle est régulièrement amalgamée à l'identité de son conjoint via la formule consacrée « The Venturis ». Et ce, sans compter sa relégation au rang de « femme de » ou d'éternelle seconde, suivant un schéma sociétal bien connu.

L'épisode le plus cuisant et polémique de cette inégalité de reconnaissance au sein du couple atteint son paroxysme en 1991, lors de la remise du prix Pritzker. Ce sésame, extrêmement valorisé au sein de la discipline, récompense le seul Robert Venturi, alors que leur production d'agence, mais aussi leurs travaux pédagogiques et littéraires, étaient difficilement dissociables. En guise

5 Denise Scott Brown, « Sexism and the Star System in Architecture », dans Denise Scott Brown, *Having Words*, Architectural Association, Londres 2009, p. 79.

de protestation, Denise Scott Brown resta symboliquement à la maison lors de la cérémonie officielle.

Cette injustice sera a posteriori publiquement dénoncée. Récemment encore, en 2013, des étudiantes de l'université Harvard créèrent le groupe Women in Design et lancèrent une pétition pour décerner rétroactivement le prix à l'architecte-urbaniste, en reconnaissance de son œuvre. Face à cette demande de réparation, l'institution du Pritzker resta imperturbable. La galerie des personnalités consacrées par le prix demeure quant à elle révélatrice en termes de représentation du genre, malgré l'entrée dans ce panthéon d'une femme architecte, Zaha Hadid, générant en 2004 une première exception.

L'épisode de 1991 eut pour autant le mérite de marquer l'émergence d'un militantisme féministe au sein de la profession et notamment parmi les rangs des écoles d'architecture.

Pédagogie subjective

C'est notamment dans ses propres enseignements que Denise Scott Brown trouve un cadre propice à l'affirmation de soi. Sa pédagogie revendique une fine articulation entre savoirs théoriques, expérimentations en immersion dans les territoires et récits d'expériences vécues. En effet, pour l'architecte-urbaniste, postures intimes, sociales et professionnelles vont de pair, la conduisant à assumer la ressource autobiographique comme productrice de connaissances. Ainsi, pour reprendre ses propres mots :

« I write from the front line, as a woman on the ramparts, but I am also a worker in the trenches and a worm near the ground. And I use my life as a quarry. This is a trick I learned while teaching – students understand better and can take possession of knowledge and skills more easily if you share with them your experiences in acquiring them⁶. »

Son enseignement remet ainsi en question l'objectivité qui a valeur de norme dans l'environnement universitaire. Comme en écho aux théories féministes du *standpoint* – alors émergentes dans les années 1970 – l'architecte-urbaniste prend son expérience personnelle comme point de départ épistémologique, invitant les étudiants à en faire de même.

Le matériau subjectif devient donc collectif au sein du studio. Denise Scott Brown sensibilise ainsi les étudiants au fait qu'ils perçoivent, projettent et représentent, en tant qu'architectes, le monde de manière orientée : une vision bien loin de l'idéal de neutralité promis par la rationalité, notamment moderne.

6 Denise Scott Brown, « Afterword », dans Denise Scott Brown, *Having Words*, Londres 2009, p. 157.

Elle leur transmet que du choix même des formes de points de vue dépend la réception critique des projets d'architecture et d'urbanisme. De ce fait, les conventionnelles représentations en plans, coupes et façades sont questionnées pour ce qu'elles déterminent du projet et pour ce qu'elles conditionnent dans la réception du public, tant sachant que néophyte.

Formes d'expériences

Dans les dernières années de sa carrière, et en s'appuyant sur un projet de rétrospective, Denise Scott Brown a restitué des fragments choisis d'expériences sous deux formes complémentaires. La plus récente est une exposition monographique nommée « Downtown Denise Scott Brown », réalisée en 2018 à Vienne⁷, et ayant donné lieu à une publication du même nom⁸. L'événement met au premier plan, par son titre même, le nom de l'architecte-urbaniste et enseignante seule. Neuf années plus tôt, le recueil de textes *Having Words* fut publié⁹. Par son jeu de mots, le titre revendique une lutte engagée. « *Having words* » possède en effet un double sens : « avoir la parole » et « se battre ». Car, comme le justifie Denise Scott Brown elle-même : « Bon nombre de mes mots sont des mots de combat¹⁰. » Ainsi, le recueil compile des écrits inédits autant que des publications attestées, en donnant notamment une plus large diffusion au texte *Sexism and the Star System in Architecture*. C'est grâce à ce dernier que Denise Scott Brown devient l'une des porte-parole des femmes de sa discipline, sans toutefois tomber dans une opposition de genre. Écrit en 1975, il fut pour la première fois publié en 1989, après un temps d'autocensure, avoué par l'architecte-urbaniste elle-même, au vu des incidences qu'il aurait pu avoir sur son agence¹¹. Il a par ailleurs été largement redécouvert en France via la traduction intégrale du document portée par Valéry Didelon et Françoise Fromonot dans la revue *Criticat* en 2012¹².

Ces récents apports témoignent du fait que Denise Scott Brown a su prendre place dans un milieu universitaire et professionnel où les personnalités féminines font figures d'exceptions – aussi peu visibles sur le terrain que dans l'histoire de l'architecture – en s'emparant activement des questions de genre.

Dans *Sexism and the Star System in Architecture*, elle a ainsi décrypté lucidement

7 « Downtown Denise Scott Brown », exposition, sous le commissariat de Jeremy Eric Tenenbaum, Architekturzentrum Wien, Vienne 2018-2019.

8 Tenenbaum, 2019 (note 4).

9 Scott Brown, 2009 (note 5).

10 Commentaire formulé par Denise Scott Brown à Laurie Gangarossa, le 13.12.2021, lors de la rédaction de cet article.

11 Denise Scott Brown, « Room at the Top? Sexism and the Star System in Architecture », dans Ellen Perry Berkeley et Matilda McQuaid (éd.), *Architecture : A Place for Women*, Washington 1989, p. 237-246.

12 « Denise Scott Brown : Sexisme et *star system* en architecture (1975) », dans « Ce que les femmes font à l'architecture », débat, *Criticat*, n° 10, 2012, p. 64-74.

son propre environnement, en faisant entrer ses lecteurs dans les coulisses des établissements où elle a enseigné et où des injustices en termes de parité étaient à relever. Elle cherche à nommer les formes élitistes de communautés masculines – « meute », « caste », « club », « happy few » ou « privilégiés » – révélant à leurs têtes des figures de « gourous ».

Elle y égraine les inégalités qui se glissent dans la hiérarchie des postes et des carrières, mais aussi les a priori d'autorité et de légitimité académique. Elle revient également sur les rites de reconnaissance à l'œuvre et notamment sur les stratégies d'affichage de signatures. Habitée aux erreurs d'attribution de contenus et aux omissions de citations, elle raconte comment elle a été dépossédée d'un certain nombre de ses réflexions. Cette injustice intellectuelle a motivé au sein de son agence le recours à l'outil de « la note d'information », accompagnant toute transmission d'éléments pour diffusion afin de préciser l'identité de l'autrice ou de l'auteur, sans que cela soit néanmoins suffisant. De plus, elle considère l'enseignement comme une pratique, mais aussi comme une institution, sans ignorer ses dérives hiérarchiques et ses jeux de pouvoir. Elle décortique le système éducatif global sous l'angle de situations localisées et d'anecdotes qui, par leur répétition, deviennent des phénomènes de masse. Ces phénomènes débordent souvent très largement de l'université et du cadre professionnel strict, comme lorsque Denise Scott Brown évoque la situation des « dîners d'épouses » entre collègues.

Enfin, la manière dont ces situations individuelles vécues participent à un phénomène de masse transparait lorsqu'elle témoigne publiquement de son expérience. Elle rapporte à ce titre une conférence donnée en 1973 à New York pour le mouvement Alliance of Women in Architecture où, plutôt que d'en décrire le contenu, elle rend compte d'effets de reconnaissance. Sa voix est comme augmentée par les réactions d'identification qui s'élèvent dans l'auditoire et qu'elle cite sous forme directe :

« The hundred or so women identified strongly with my experience; “Me too!” “My God, you too?” echoed everywhere. We were soon high on our shared woe and on the support we felt for and from each other¹³. »

Aussi, plutôt que de la décourager, ces injustices intellectuelles répétées n'ont eu de cesse de la motiver davantage.

Icône générationnelle

Ces formes de prises de position et leurs expositions sur la scène culturelle contemporaine ont contribué à faire de Denise Scott Brown une icône.

¹³ Scott Brown, 2009 (note 5), p. 82-83.

L'actualité de deux documents majeurs au sein de la discipline, sortis en 2018, en témoigne en plaçant l'architecte-urbaniste à l'affiche. Le premier est le documentaire *Rêveuses de villes* où Denise Scott Brown est l'une des quatre « pionnières » de l'architecture aux côtés de Cornelia Hahn Oberlander, Blanche Lemco van Ginkel et Phyllis Lambert¹⁴. Le second est l'ouvrage *La Voix des femmes*, qui réunit des figures de la scène du design et de l'architecture du xx^e et du xxi^e siècle bénéficiant jusque-là de différents niveaux de visibilité¹⁵.

Et comme une icône est avant tout une image, il est intéressant de noter la mobilisation systématique de la même photographie de l'architecte. Sur ce cliché choisi de 1966, on perçoit clairement la posture de Denise Scott Brown comme une attitude proprement de campement corporel : pieds solidement ancrés, regard frontal et mains sur les hanches (fig. 3). Une posture doublée d'une dimension territoriale, puisque l'architecte se met à l'échelle du skyline de Las Vegas, son environnement pédagogique. Enfin, cette mise en scène a une valeur de contre-citation puisque Denise Scott Brown « usurpe » la symbolique d'une photographie célèbre représentant l'architecte Robert Moses posant devant la silhouette urbaine de New York¹⁶. Elle détourne ainsi cet emblème de toute-puissance de création et d'autorité masculine, en critiquant une certaine idée de la planification du territoire américain.

Creusant un sillon, cette figure pionnière d'architecte-urbaniste et enseignante (fig. 4)¹⁷ a servi de modèle à des générations d'étudiantes. Un rôle dont Denise Scott Brown assume la maternité :

« So the accounts of my life are not autobiography but parable. And gathering their words is what old people do. [...] Yet this book may constitute a living will – not the new type that describes how you want to die but the old one that guide your children (my architectural grandchildren) in how they should live. The idea is to help architecture be well set for the future¹⁸. »

Cependant, et alors même qu'un basculement générationnel a eu lieu dans les promotions d'étudiants – aujourd'hui en France, plus de la moitié des étudiants en architecture sont des étudiantes –, les architectes-enseignantes restent minoritaires. Et l'idéal de parité s'amenuise encore plus considérablement

14 Joseph Hillel, *Rêveuses de villes*, Couzin Films, Québec 2018, 80 minutes.

15 Libby Sellers, *La Voix des femmes*, Pyramid, Paris 2018.

16 Commentaire formulé par Denise Scott Brown à Laurie Gangarossa, le 13.12.2021, lors de la rédaction de cet article.

17 Ce triptyque, réalisé par Laurie Gangarossa dans le cadre spécifique de cet article, vient réinterpréter les trois photographies originales présentées dans les précédentes figures. Cette création rappelle que toute icône appartient au champ des représentations et se décline relativement à des documents d'archives antérieurs ayant valeur de références culturelles.

18 Scott Brown, 2009 (note 6), p. 157.



3 Denise Scott Brown, Las Vegas Style on The Strip, 1966, photograph by Robert Venturi

dès lors que l'on considère les statuts d'enseignants titulaires et les postes d'enseignement du projet. Un fait révélant combien la position minoritaire et les questions de hiérarchie salariale et de précarité demeurent toujours intimement liées pour les femmes architectes et enseignantes.



4a Laurie Gangarossa, *Une figure de pionnière*, 2021, encre sur papier



4b Laurie Gangarossa, *Une figure d'enseignante dans et hors les murs*, 2021, encre sur papier



4c Laurie Gangarossa, *Une figure de prise de territoire*, 2021, encre sur papier